

Entretiens sur le grand siècle russe et ses prolongements, dirigés par Alain Besançon et Vladimir Weidlé, Paris, Plon, 1971, 347 p.

Lionel Meney

Volume 5, numéro 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500249ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500249ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Meney, L. (1972). Compte rendu de [*Entretiens sur le grand siècle russe et ses prolongements*, dirigés par Alain Besançon et Vladimir Weidlé, Paris, Plon, 1971, 347 p.] *Études littéraires*, 5(2), 340-344. <https://doi.org/10.7202/500249ar>

d'*Une Vie de saint* —, il est bien évident que le lecteur souhaiterait en savoir davantage, dans la perspective même du thème de la mort, à propos par exemple du drame *Près des mourants* ou simplement de cette nouvelle « La Baignade », tirée des manuscrits *Maumort*, que les *Souvenirs autobiographiques et littéraires* qualifient d'« épisode tragique » (p. cxxiv-cxxv). (D'ailleurs quand sortira cette présentation des papiers *Maumort*, qui fut annoncée déjà comme imminente voici sept ou huit ans ?) Lorsque l'on peut lire la récente et admirable édition de la *Correspondance Jacques Copeau — Roger Martin du Gard* (2 volumes, Gallimard, 1972) avec l'appoint inégalé d'inédits tirés des journaux intimes et des correspondances parallèles des deux amis, on peut certes apprécier la solidité et la justesse de la thèse de M. Gallant. Je suis pour ma part convaincu que les publications futures d'écrits posthumes de Martin du Gard non seulement n'altéreront en rien la trame essentielle ni l'exemplaire honnêteté du présent ouvrage, mais ne feront qu'étoffer, expliciter davantage ce qui est ici indiqué, suggéré ou contenu en germe.

Réjean ROBIDOUX

University College (Toronto)



Entretiens sur le grand siècle russe et ses prolongements, dirigés par Alain Besançon et Vladimir Weidlé, Paris, Plon, 1971, 347 p.

Les ouvrages de ce genre réussissent rarement à présenter un intérêt égal du début jusqu'à

la fin. C'est aussi le cas pour ce livre, qui est, le titre le laisse entendre, un recueil de quatorze communications sur la littérature russe du XIX^e siècle. Ces « entretiens » ont eu lieu au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, en France, du 4 au 11 juillet 1968 et y ont participé des spécialistes du « grand siècle » russe de renom, tels, pour les Russes de l'émigration, des figures aussi connues que la critique Vladimir Weidlé, le poète et critique Georges Adamovitch, le traducteur Boris de Schloezer, l'historienne Zinaïda Schakovskoy¹, etc. . . Du côté des chercheurs français, on remarque la participation de Dominique Arban², qui a publié plusieurs ouvrages sérieux sur Dostoïevski, celle d'universitaires spécialistes de la littérature russe comme Michel Aucouturier³, alors professeur à Genève, aujourd'hui à la Sorbonne, Georges Nivat⁴, maître-assistant à l'université de Paris-Nanterre, ainsi que du philosophe Alain Besançon⁵,

¹ Auteur de deux ouvrages intéressants sur la vie quotidienne en Russie : *la Vie quotidienne à Moscou au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1963 et *la Vie quotidienne à Saint-Petersbourg à l'époque romantique*, Paris, Hachette, 1967.

² Dominique Arban : *Dostoïevski par lui-même*, Paris, éditions du Seuil, 1962 ; *Les années d'apprentissage de Fiodor Dostoïevski*, Paris, Payot, 1968 ; etc. . .

³ Michel Aucouturier : *Pasternak par lui-même*, Paris, éd. du Seuil, 1963.

⁴ Georges Nivat est le traducteur du roman célèbre d'Andreï Biely *Petersbourg*. En collaboration avec Lucile Nivat, il vient de publier une édition bilingue du *Nez* et du *Manteau* de Gogol avec une longue introduction (éd. bilingue Garnier-Flammarion). Signalons que Georges Nivat, ainsi que Michel Aucouturier sont avec d'autres, tels Léon Robel, Maurice Decaillet, etc. . . parmi ceux qui ont traduit en français les œuvres d'Alexandre Soljénitsyne.

⁵ Alain Besançon : *le Tsarévitch immolé ; la symbolique de la loi dans la culture russe*, Paris, Plon, 1967.

co-responsable avec Vladimir Weidlé de ces *Entretiens* sur la littérature russe, etc. . .

Les grands noms, qu'ils appartiennent à l'ancienne génération comme Georges Adamovitch, Vladimir Weidlé ou Boris de Schloezer ou bien à ce qu'il serait convenu d'appeler la « relève » de la slavistique française, composée de jeunes universitaires, dont la production, qui ne laisse pas d'être prometteuse, a commencé ces dernières années, ne manquent pas dans ce recueil. Mais cela suffit-il à faire un livre intéressant ?

Si l'on examine en premier lieu le choix des sujets des communications, on n'est pas sans remarquer qu'un judicieux équilibre a été ménagé entre les études consacrées à un auteur en particulier et celles qui traitent de thèmes plus généraux : les conditions favorables à l'épanouissement d'une littérature, la poésie (cette grande méconnue de la littérature russe), Saint-Petersbourg, etc. . . Au nombre des premières, on compte deux communications sur Dostoïevski : « Quelques réflexions sur la structure des romans de Dostoïevski » par Boris de Schloezer et « Des aspects de l'attentat dans l'univers enfantin de Fiodor Dostoïevski » par Dominique Arban. L'auteur de *Crime et Châtiment* est certainement l'écrivain russe le plus cité dans cet ouvrage, plus que Tolstoï à qui Michel Aucouturier a consacré son étude : « Sur la signification de Tolstoï ». Aucun des grands écrivains du XIX^e siècle n'a été oublié, bien qu'on puisse regretter qu'il n'ait été fait que de trop brèves allusions à des créateurs comme Pouchkine, le père des Lettres russes, et Lermontov. Citons :

« le Destin de Gogol » de Georges Nivat, « Gontcharov et le bonheur russe » de Jean Blot, « Sur la vie de Tourguéniev » par Alexandra Mchanetzki, « Sur Tchékhouv » de Génia Cannac et enfin, un peu à part, « Léon Chestov et la pensée philosophique des écrivains russes du XIX^e siècle » de Tatiana Rageot-Chestov.

En ce qui concerne les études thématiques, notons : la communication d'introduction de Vladimir Weidlé, « Splendeur et misère du grand siècle russe », dans laquelle l'auteur montre que l'originalité de la littérature russe « classique » réside dans son caractère tardif par rapport aux autres littératures anglaise, italienne, espagnole et française ainsi que dans la rapidité inouïe et de son apparition et de sa mort, et celle de conclusion aux *Entretiens* présentée par Raïssa Tarr, lectrice chez Gallimard, et intitulée « les 'Prolongements' ». Zinaïda Schakovskoy a lu, également en introduction « la Vie intellectuelle en Russie dans la première moitié du XIX^e siècle » qui offre un tableau idyllique des conditions favorables à la vie intellectuelle⁶. Signalons les autres communications ne portant pas spécifiquement sur un auteur : « Quelques aspects

⁶ Est-ce la faute de l'éditeur ou celle de certains participants ? Le livre est parsemé de nombreuses fautes de transcription des noms russes. Ainsi on peut lire à la p. 30 Belsinsky au lieu de Belinsky, Saltykov Sotchdrine au lieu de Saltykov-Chtchedrine ; p. 31 Aksakov pour Aksakov et une transcription allemande : Wiazemsky au lieu de Viazemsky, de même p. 35 Joukowski pour Joukovski ; signalons également p. 32 Homajkov pour Khomiakov, p. 36 Koutousov pour Koutouzov. La transcription des mots russes en français est déjà relativement délicate (mais elle obéit à des règles). Pourquoi compliquer la tâche du lecteur ?

de la poésie russe » par Georges Adamovitch dans laquelle l'auteur souligne une idée que l'on a trop tendance à oublier en dehors de la Russie, surtout lorsqu'on n'a pas accès directement au texte original, selon laquelle pour les Russes la poésie est au moins aussi importante que la prose et des périodes très importantes dans l'histoire de la littérature russe telles, celle qui a connu un Pouchkine et la « Pléiade » pouchkinienne au début du XIX^e siècle ou, à l'autre extrémité du XIX^e siècle, et au début du XX^e siècle celle qui a fait naître un Alexandre Blok, le symbolisme et tous les autres « - isme », le sont uniquement grâce à la poésie ; — « la Fonction du rêve dans le roman russe » d'Alain Besançon ; — Une ville fantastique : Petersbourg » par Georges Nivat. Au résumé, huit communications sont consacrées à un auteur et six traitent un sujet de synthèse : cet équilibre confère plus d'unité à un livre qui, de par sa composition courait le risque d'être un recueil d'études n'ayant aucun lien, sinon très lâches.

Il ne saurait être question d'analyser ici toutes les communications. Toute tentative serait d'autant plus difficile que la formule des *Entretiens* fait alterner communications et « discussions ». Disons qu'en général les communications, qui représentent exactement la moitié du volume, sont de plus d'intérêt que les discussions. Les interventions au cours de ces dernières sont très souvent fort brèves, — une simple réflexion parfois, ou bien une précision d'ordre biographique, chronologique, etc. . . , trop courte pour apporter des éléments

nouveaux, valables ou une critique constructive, élaborée : celui qui a présenté la communication ayant l'avantage d'apporter un document écrit, les auditeurs étant obligés d'improviser sur des sujets moins connus d'eux. On aurait peut-être dû supprimer le volet de la discussion qui rappelle à certains moments un jury d'agrégation désireux de « coller » un candidat. . .

Un des principaux intérêts de ces *Entretiens* réside dans le fait qu'ils ont réuni des chercheurs aux démarches très différentes, voire opposées. La critique littéraire traditionnelle, biographique, voisine avec l'approche psychanalytique ou structuraliste. La majorité des communications cependant reste traditionnelle d'esprit, qu'il s'agisse de l'exposé quasi-anecdotique d'Alexandra Mchanetzki sur les relations de Tourguéniev avec sa mère, — tentative parfois touchante, parfois naïve, de « réhabilitation » de la mère de l'auteur des *Carnets d'un chasseur*, laquelle, sous des dehors autoritaires et cruels, aurait caché un amour délicat et démesuré pour son fils « victime » du clan Viardot ; ou de celui, beaucoup plus intéressant, de Dominique Arban sur l'enfance de Dostoïevski : à la suite de recherches minutieuses, D. Arban a reconstitué dans le détail l'atmosphère dans laquelle se sont déroulées les jeunes années de l'auteur de la *Maison des morts* et elle croit être en mesure d'expliquer de nombreux personnages dostoïevskiens à la lumière d'incidents familiaux qui auraient fait souhaiter au jeune Fiodor la mort de son père, tyran domestique, assassiné plus tard par ses propres serfs. Si D. Arban refuse

de s'aventurer dans le domaine de la psychanalyse, bien qu'elle ait relevé maints détails qui se prêteraient facilement à une interprétation psychanalytique, ce n'est pas le cas d'Alain Besançon, dont le titre de la communication : « la Fonction du rêve dans le roman russe » nous installe de plain-pied dans la psychanalyse. Pour A. Besançon ce moyen d'investigation qu'est la psychanalyse ne doit pas être au service d'une recherche indiscreète de l'intimité profonde de l'écrivain : « Il ne faut jamais référer le rêve littéraire à l'auteur, c'est-à-dire trouver dans les circonstances biographiques connues une explication, car ce qu'on sait d'une œuvre et ce qu'on sait d'une vie appartiennent à deux ordres de connaissance à peu près inconciliables. Mais il faut le référer à l'œuvre elle-même et, de là, à la culture. » (p. 268). Cette déclaration de principe méthodologique faite, A. Besançon s'applique à disséquer d'une manière originale certains rêves « littéraires » pouchkiniens (ceux de Griniov dans *la Fille du capitaine* et de Hermann dans *la Dame de pique*) et dostoïevskiens (ceux de Raskolnikov et de Svidrigaïlov dans *Crime et Châtiment*, d'Hippolyte dans *l'Idiot*, ceux de *l'Adolescent*, etc. . .)

Une autre étude psychanalytique intéressante, quoique dans un esprit différent puisqu'elle a également recours à la biographie et à la sociologie, est celle que fait Jean Blot sur « Gontcharov et le bonheur russe ». L'auteur d'*Oblomov* est trop méconnu du public occidental et c'est une occasion pour J. Blot, d'accord avec d'autres participants à ces « entretiens » de Cerfsy, de

réfuter une fois de plus la soi-disant « âme slave » : il n'existe pas d'« âme slave » particulière, mystérieuse, différente de l'« âme occidentale », mais il existait bien, au XIX^e siècle, des conditions historiques, économiques, politiques originales qui faisaient de l'intellectuel russe un homme déchiré entre l'Europe et la Russie.

Parmi les autres communications qui ont retenu notre attention, mentionnons l'étude de Michel Aucouturier, pour qui la « Signification de Tolstoï » se résume par ces trois mots : objectivité, « imperfectivité » et authenticité. Objectivité du point de vue de la technique romanesque, car Tolstoï apparaît au critique comme l'un des premiers écrivains qui ait conduit le roman jusqu'à son achèvement, c'est-à-dire jusqu'à la disparition complète du « je » (ce qui ne signifie pas que le romancier soit impartial) ; « imperfectivité », selon un terme de la grammaire russe, autrement dit *procès* plutôt que *résultat*, car « ce qui compte, ce n'est pas ce que devient Pierre Bezoukhov, mais comment il le devient. » (p. 192) ; authenticité : au niveau moral, le but de Tolstoï est de vilipender tout ce qui est faux, de dénoncer le mensonge sous toutes ses formes.

Bien que dans un esprit relativement conventionnel, Georges Nivat présente une étude originale de Gogol. « le Destin de Gogol » est paradoxal : pour les uns il apparaît comme le premier écrivain réaliste russe, pour les autres, son œuvre ne puise pas son inspiration dans la réalité russe mais dans l'imagination débridée du méridional qu'était Gogol . . .

Il semble que l'écrivain lui-même se soit trompé sur la véritable signification de son œuvre qui se présente comme une satire sociale et dont le thème central serait la dénonciation de l'imposture. Que l'on songe au Khlestakov du *Revizor*, au Tchitchikov des *Ames mortes*, au Poprichtchine des *Mémoires d'un fou*. Mais lorsque Gogol se fut rendu compte de la valeur corrosive de son œuvre, il fut pris de vertige en face de sa propre création. C'est alors que se situe, selon Georges Nivat, le problème de la « récupération morale » de l'œuvre à laquelle l'écrivain a consacré et pour laquelle il a épuisé ses forces avec l'infortune que l'on sait, jusqu'à la catastrophe finale.

Au risque d'être injuste, nous arrêterons là ce rapide survol d'un livre qui est parfois irritant du fait de sa composition et parce qu'il marie le meilleur avec le pire. Nous regrettons plus particulièrement que la question des « prolongements » de la littérature russe du XIX^e siècle n'ait fait l'objet que d'une communication de médiocre valeur, car il s'agit en fait d'une simple énumération de noms d'écrivains soviétiques tels que nous les livre l'actualité et que l'on n'ait pas abordé sérieusement les rapports qui unissent le XX^e au XIX^e siècle et situé plus précisément la place d'un Gorki, d'un Cholokhov et d'un Soljénitsyne dans la perspective du « grand siècle » de la littérature russe, dont ils sont, qu'on le veuille ou non, les héritiers.

Lionel MENEY

Université Laval



Maximilien LAROCHE, le Miracle et la métamorphose, Montréal, éd. du jour, 1972.

Il faut avoir fermé le livre de M. Maximilien Laroche pour éprouver à un tel degré la sensation d'une soif à demi étanchée. Il y aurait cent pages de plus qu'on les aurait dévorées encore. Par curiosité sans doute, mais surtout pour faire durer les agréments d'une virtuosité surprenante, la séduction d'une analyse savoureuse jusque dans ses rigueurs. Le miracle promis dans le titre s'accomplit sous nos yeux, et c'est celui non forcément des littératures étudiées, mais d'un livre de critique qui assouplit les aspérités des démonstrations méthodiques, sollicite l'imagination, à la fois passionne et illumine.

Cependant l'ingéniosité n'est pas tout. La faiblesse des études littéraires comparées est souvent de trancher dans l'inconciliable, de supprimer des disparités, d'établir des similitudes de niveau à partir de certaines ressemblances de détails. C'est un danger évident dans toute comparaison, mais surtout en littérature où la tentation de simplifier inspire de réduire les complexités fondamentales à une addition de difficultés parcellaires, propres à être traitées en unités isolées.

Un essai de comparaison entre le Canada français et Haïti se justifie s'il se fonde, comme l'a montré M. Laroche, sur un effort des deux pays pour maîtriser la langue française, sur les conditions à peu près identiques de leur lutte politique, sur la jeunesse de leurs populations. Mais il faut également se contenter de peu, et renoncer à réfléchir sur l'essentiel. Tout